

## **LES RETROUVAILLES**

2244 Mots

Et puis ce fut à mon tour de parler.

J'avais une bonne expérience de prise de parole en public chèrement gagnée grâce à des dizaines d'années d'engagement politique. J'avais commencé en cours, puis en amphithéâtre, parfois occupé, puis en manifestation, dans la rue, devant des usines en grève, dans les gares, sur des marchés, et éventuellement dans des salles de fête, des auditoriums, quelques granges. Enfin, plus récemment, j'avais eu le droit au circuit majeur : les plateaux de télévision, les studios de radio, des bureaux de ministère et bien plus récemment la consécration : l'Assemblée Nationale. Je faisais toujours les usines et les granges, un peu plus rarement mais j'étais fier de mon passé engagé. Je concevais la politique comme un combat, un truc de bonhomme, une vocation qui doit être violente. Je n'avais jamais eu peur, sauf ce jour là. C'est que je n'avais jamais pris la parole dans un tribunal.

Ce n'était pas moi qui étais jugé mais tout comme : j'étais le témoin le plus attendu du procès. La presse mondiale avait réservé un petit carré dans leur section internationale pour cet évènement. C'est que ce procès était hors norme. J'avais atterri la veille à Phnom Penh pour témoigner au sein de la Chambre Extraordinaire au sein des Tribunaux Cambodgiens, le nom officiel et ronflant du tribunal chargé de jugé les crimes commis par le régime Khmer Rouge.

Dans ma main, bien serrée, je me cramponne à un petit cliché qui m'accompagne dans tout mes combats. J'y tiens beaucoup, et encore plus aujourd'hui. C'est une photographie de moi, enfant, tenu par mes deux parents. Je suis tout content car ce doit être mes tout premiers pas. Celle la, je l'avais trouvé dans un vieux secrétaire de ma mère quand je vidais sa maison après sa mort. Elle se trouvait dans le petit tiroir où l'on stocke les vieux passeports et les anciennes cartes scolaires, ces documents qui ne sont plus valides mais qu'il nous fait du mal de jeter car on a l'impression de se jeter soi-même à la poubelle. On les enfouit alors dans un petit tiroir avec les années qui passent. Cette photo était donc avec les documents piétinés, comme si le souvenir qu'elle contient était périmé. C'est vrai que je n'ai aucun souvenir d'avoir vu ou même pu tenir mes deux parents par la main. Plus tard, quand j'étais seul avec Maman, je ne pouvais pas jouer à la balançoire comme sur la photo.

Entre « Papa n'est plus là » et « mon père nous a quitté », j'ai grandi vite. Je n'avais pas de souvenir de son visage. C'est qu'il était reparti dans sa terre natale, le Cambodge. Il avait rencontré ma mère en mission diplomatique, à Dakar. Ils s'étaient installés en France, et j'étais venu au monde alors qu'en Asie il se passait beaucoup de choses. Et puis un jour, il n'était plus là. Il était reparti servir son pays, un nouveau modèle de société mis en place par des gens qu'il connaissait bien depuis leur temps à Paris. Il rejoint les Khmer Rouge et nous laissa derrière, sans aucune explication. Au Cambodge, il prit la direction d'une prison à l'intérieur de Phnom Penh, et devint une des figures du nouveau régime. Il avait réussi à disparaître à l'arrivée des troupes vietnamiennes. Trois décennies plus tard, j'étais venu au Cambodge.

Le Tribunal était bien malgré lui un théâtre. Ce n'était pas du tout l'intention des hommes en costume gris qui l'avaient imaginé dans une salle de conférence à New York puis imposé au Cambodge. Ils croyaient dur comme du fer, ainsi qu'ils me l'avaient expliqué à l'hôtel, et étaient convaincus que le Droit pouvait résoudre une situation politique insoluble. Il était impossible d'exorciser quatre ans de régime Khmer Rouge, tant sur le plan idéologique que politique. La porosité entre les Khmer et l'actuel gouvernement Cambodgien est connue, et il est surtout impossible de juger une utopie, d'extrême gauche de surcroît, dans un tribunal de droit international. Non, le projet de l'ONU c'était d'individualiser le mal, de lui faire porter un nom et des lunettes, et surtout de montrer au monde entier que on ne tuerait pas impunément au XXI<sup>e</sup> siècle. De fait, ce tribunal reprenait simplement un procédé vieux comme le temps : l'Accusé était un bouc-émissaire, sacrifié sur l'autel du Droit pour permettre au pays, et dans une moindre mesure aux grandes puissances qui n'avaient pas la conscience tranquille, d'aller de l'avant. Rien de mieux qu'un brulage de sorcières pour ressouder une communauté. En somme, une forme d'utopie légale d'inspiration Latine voulait rendre caduc une forme d'utopie politique d'inspiration Maoïste, et on avait besoin de moi pour dénoncer une des sorcières. Je devais jouer mon rôle.

Bien sûr mes co-auteurs étaient ridicules, avec leur robe rouge pour les juges, noirs pour les avocats, mais surtout avec leur petite collerette blanche qui leur donnaient l'air de martien dans un pays où seul le premier ministre met une cravate. Il y avait une minorité de cambodgiens dans ce tribunal, car l'égo des avocats occidentaux occupait tout l'espace. Dans leurs bureaux climatisés dans les étages supérieurs, j'avais aperçu des reproductions (parfois imaginées) des grands procès de l'histoire occidentale, testament de notre fascination culturelle avec le Droit. L'image la plus répandue était celle du grand classique, Nuremberg, celui de la société de droit

libérale chassant le Mal hors de l'Europe. Un bâtonnier français avait quant à lui choisit d'afficher une peinture représentant Cicéron illuminé par un rayon de soleil divin plaidant contre Catilina seul dans l'ombre du Sénat romain. L'Accusé devait se plier à l'exigence du Droit- *Quousque tandem abutere, patientia nostra !* Bien sur que ces avocats se prenaient pour Cicéron dans ce milieu exotique, la tête haute et le torse bombé lorsqu'ils déclinaient leurs phrases juridiques latines devant les cambodgiens impressionnés par le spectacle. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils s'y croyaient les occidentaux, et d'autant plus les français, qui eux s'y connaissent en utopie pour le coup. Ce tribunal, c'était aussi l'occasion d'exporter le code civil romain (ou du moins son idéal, le droit public international) en terre exotique et inconnue, la baguette magique de la justice permettant d'éviter de se poser les vraies questions. Par exemple, le fait que ce soit en France que les cadres Khmers furent formés et développèrent leur utopie Maoïste. Il était bien plus commode, pour les donateurs français au tribunal notamment, de réduire le Kampuchéa démocratique à une sortie de route maléfique que l'intervention du droit romain allait réparer. Mais cela n'allait pas me redonner mon père, et je voyais que l'assistante cambodgienne du bâtonnier français avait du mal à suivre sa plaidoirie. Il est vrai que la langue française n'est après tout que du mauvais latin.

Quand ce fut mon tour, je me retrouvais à être escorté par deux gardes armés de kalachnikov. Les armes n'avaient pas changé entre les régimes. Porté par deux soldats se réclamant de l'ONU, ces mitraillettes me paraissaient inoffensives, repliées, silencieuses, dormant comme des bébés sous le bras du militaire. Toutes les kalachnikovs du Cambodge étaient aujourd'hui silencieuses, mais elles avaient bien travaillé quand elles étaient employées par les soldats de mon père. Et moi j'entendais le hurlement de ces armes actionnés par des mains apeurées, délivrant le coup décisif qui va finir la vie d'un pauvre paysan, produire un cadavre qui tombe inerte dans la fosse commune comme tant d'autres avant lui. Depuis que j'avais compris qui mon père était devenu, je les entendais toutes les nuits dans mes cauchemars, ces kalachnikovs. Je n'entendais pas les hommes derrière, à part bien sur l'injonction décisive, finale, l'ordre prononcé par mon père qui libère les coups de feu de l'escadron. Il était le chef d'orchestre de cet ensemble de Kalachnikov, chaque musicien connaissant par cœur la partition dans cet orchestre de la tuerie. Ils suivaient leur chef qui conduisait la symphonie de l'utopie. Comment ne pas voir, ensuite, dans ce président de Tribunal un autre chef d'orchestre, avec un autre ensemble et une autre partition mais qui a le même objectif, c'est à dire juger et punir les hommes ? Comme pour mon père, le président est aussi administrateur pénitentiaire puisque les coupables passent le restant de leur jour cloîtré dans une prison gérée par le tribunal.

Enfin, il s'agissait du même morceau, nous jouions tous ensemble le deuxième mouvement de la symphonie utopique, sans broncher comme les soldats de mon père, en suivant les ordres. J'avais déjà été la victime du premier mouvement, je me retrouvais maintenant à jouer à la suite de mon père.

Comment aurai-je pu l'accepter ? En me quittant, mon père déchirait une harmonie tendre et bienveillante, sacrifiant mon enfance, et pour quoi faire ? L'utopie politique fut la maîtresse de mon père, il se laissa posséder par la tentation non d'un vice obscur tard le soir mais, ce qui était bien plus terrible, un désir sauvage de pouvoir sur les hommes. Ce n'est pas lui qui paya le prix de son utopie mais nous, et d'ailleurs surtout moi. Mon père n'avait pas seulement volé mon enfance, il m'avait vacciné contre les grandes causes ainsi que tout semblant d'idéal. En m'avançant sous les projecteurs et les caméras de télévision, je voyais le stand du témoin se rapprocher au fond de l'allée, pile dans l'axe. J'avais beaucoup travaillé mon expression neutre devant mon miroir. Je voulais apparaître neutre et détaché pendant les minutes les plus longues de ma vie. Je savais que le monde entier attendait mon témoignage, mais j'avais aussi compris depuis longtemps que ce n'est pas par ce que l'on vous regarde que l'on vous écoute. Je devais envoyer la bonne image, celle de la victime idéale, pas tellement afin que la peine puisse être prononcée mais surtout pour légitimer l'existence même de ce tribunal. Chaque pas était douloureux car

Alors que j'achevais ma traversée du désert, et que mes mains moites de peur s'agrippaient au pupitre du bar à témoins, avant de prendre la parole je me retournai spontanément vers l'auditorium. Autour de mon siège maintenant vide, les représentants des parties civiles me regardaient fixement. Tous avaient voulu être présent pour ma déposition. Ils étaient tous liés par le sang à une victime morte dans la prison de l'Accusé. Eux aussi, on leur avait volé un être et trucidé leur existence. Petit paysan racorni par le soleil ou svelte et élégant cadre citadin, pantalon de pêcheur ou chemise à l'Européenne, rides et cheveux blancs ou peau de pêche, ils avaient tous fait les frais d'une grandiose folie politique, d'hommes qui pensaient tout savoir et qui ne croyaient pas aux nuances. Et moi j'étais le descendant du bourreau de leur proche, et moi je me répétais en boucle comme un mantra responsable mais pas coupable, mais moi je n'y croyais plus du tout depuis bien longtemps car je portais en moi le savoir terrible que, quelque-part, ma mère et moi n'avions pas su retenir mon père. Que si l'utopie politique avait triomphé sur l'idéal familial, le noyau de l'existence, c'est que mon père n'avait jamais pu se trouver chez lui avec nous.

Toute ma vie, donc, j'avais trainé le sentiment de faire mieux que mon père, lui répondre dans un langage qu'il aurait compris. Moi aussi je cherchais ma cause, mon idéal, ma quête se plaçait sous le signe de la pureté. Je voulais être un contre exemple, son antithèse. Je pensais avoir trouvé l'antidote dans le combat politique et le syndicalisme étudiant. À l'université je m'étais engagé, j'avais milité, j'avais manifesté, j'avais écrit des pamphlets, j'avais crié, dénoncé, démonté, jeté, mais je m'étais surtout caché derrière des slogans. Je revendiquais fièrement mon histoire pour justifier mes combats, mais sans voir que ce n'était que de l'égoïsme. Je ne me battais pas pour les autres mais pour moi même, et en ce sens je n'étais pas bien différent que mon père.

Il ambitionnait d'être un saint, et je compris sur le moment que je devais être un prophète.

Et puis ce fut à mon tour de parler. Levant les yeux, ce n'est qu'alors que je rencontrai enfin l'œil de l'Accusé qui m'observait depuis le début de son petit box en verre. Il le savait. Je le savais. Toute le monde n'attendait que cela. Pour la première fois depuis qu'il ne me portait plus dans ses bras, et après l'avoir cherché pendant toute une vie, j'ai croisé le regard de mon papa.

Je suis sorti du Tribunal quelques heures après, un des derniers témoins à quitter la salle. Je ne me suis pas retourné. Je me suis échappé du bâtiment par une porte de service avec l'aide d'un policier. J'ai marché deux heures sur la route pour revenir à Phnom Penh, en me fondant dans la transhumance humaine des employés qui rentraient chez eux. Les convois de diplomates et de politiques passaient en trombe à coté de nous alors qu'il commençait à pleuvoir. Les grosses voitures allemandes éclaboussaient les passants car les chauffeurs ne voulaient pas ralentir. La pluie tombait sur moi comme elle tombait sur la prison de mon père et ses fosses communes, elle tombait aussi sur le palais présidentiel et le bâtiment gris du tribunal derrière moi, nettoyant la poussière accumulée de la journée. Un convoi escorté par la police passa. Je reconnus une voiture de transport de prisonnier, qui devait contenir mon père, l'Accusé. Il était au sec, mais j'étais content d'être mouillé.